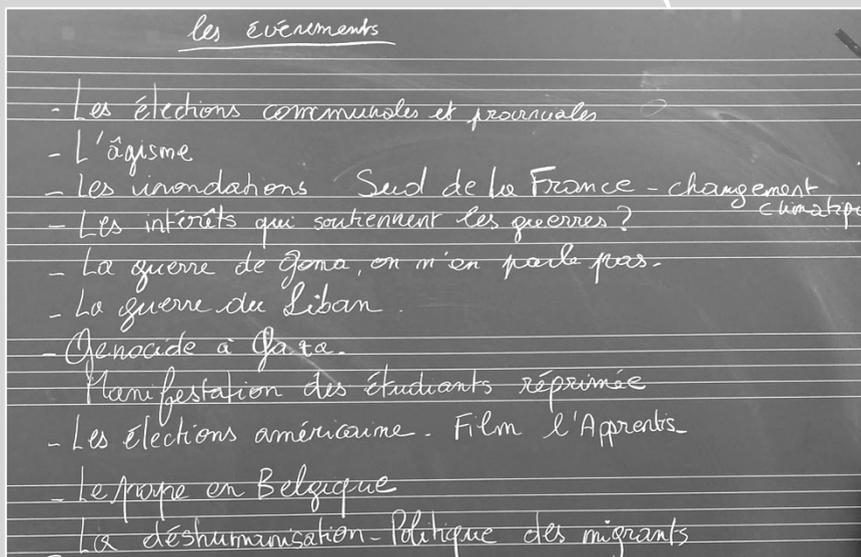


La rue les personnages et nous

Numéro 4

Atelier du 18 octobre



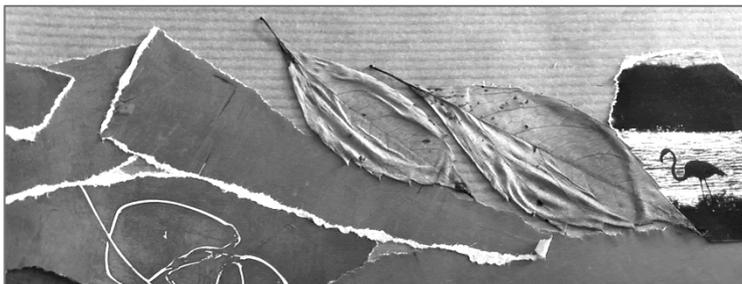
Autrices et auteurs

Catherine, Jeanine, Vincent, Anne-Marie, Mohamed, Chicco, Elisabeth, Michaël, Pascale

Atelier « S'émanciper du sensationnel »

Nous poursuivons l'écriture dans notre rue. L'idée d'une forme de récit se dessine, dans les pas des livres d'Italo Calvino, Si une nuit un voyageur, et Les villes invisibles. L'écriture alterne d'une atmosphère à une autre, d'abord un chapitre écrit à l'adresse du lecteur potentiel, puis un chapitre début de quelque chose qui pourrait devenir un nouveau roman. Ou alors, un chapitre avec des héros de la mythologie qui se poursuit par un chapitre sur une ville imaginaire. Nous pourrions poursuivre notre écriture sur ce mode, en alternant un chapitre dans la rue, et un autre dans la peau des personnages, pour reprendre l'expression de Sylvie Germain.

Ce vendredi l'idée est d'aller dans la rue, traversés par les événements de l'actualité qui prennent place dans nos téléphones, à la radio ou TV, dans la presse... Comment ces événements impactent nos manière de voir, de vivre, d'espérer, de continuer le chemin... ? C'est ce que nous explorons ce vendredi matin. Nos personnages ne sont pas loin, ils réapparaissent parfois à l'angle d'un carrefour, d'un café ou d'un bâtiment.



Citation

[...] la manière dont j'ai procédé, c'est-à-dire la façon dont je me suis proposé à chaque fois un cadre qui était à la fois le choix d'un style et d'un rapport au monde (autour duquel je laisse naturellement se superposer des échos venus de souvenirs de maints livres différents) [...]

I Calvino – Si une nuit un voyageur.

Pistes de l'atelier

- *Écrire c'est réécrire – M. Duras*
- *La rue entre petit h et grand H*
- *Quelques subterfuges pour sortir de nos propres sentiers battus (en écriture)*

Temps 1 : Des fragments pour oser lâcher prise

Pour s'obliger à la distraction, à regarder ailleurs, nous fabriquons une collection de fragments.

1) Des éléments d'actualité

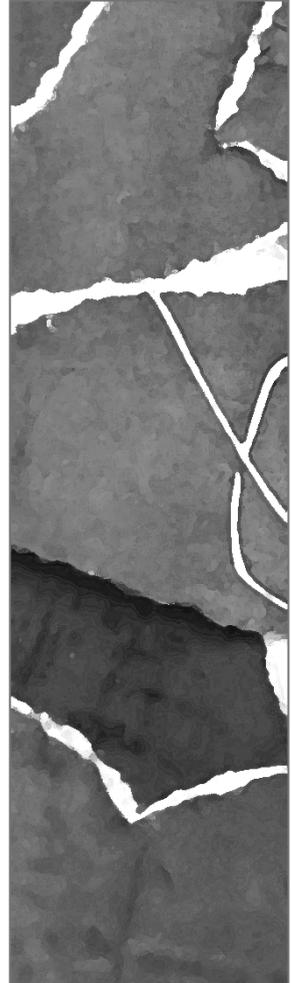
Consigne

Collectivement, on fabrique une liste d'événements d'actualité qui nous ont marqués ces derniers jours : faits divers locaux, événements nationaux,

internationaux, etc. Des sujets traités dernièrement dans les médias. Au besoin on va lire dans son GSM.

Notre liste

- Les élections communales et provinciales. Les campagnes d'affichages, les programmes, les liens avec le local et les grands thèmes du moment : le changement climatique, le pouvoir d'achat...
- Les inondations dans le Sud de la France, les sujets sur la COP16 et 21...
- Quels intérêts soutiennent les guerres ? Pourquoi perdurent-elles ? A qui cela profite ?
- Les guerres dont on parle : Israël, Génocide à Gaza, Le Liban, L'Ukraine et la Russie. Il y a aussi la guerre à Goma au Congo, mais on n'en parle pas, ou si peu.
- La manifestation des étudiants en soutien à la Palestine aux Etats-Unis et en France
- La déshumanisation des réfugiés, migrants, exilés, dans les nouvelles politiques de migrations (l'Italie qui marchande avec l'Albanie pour déplacer les réfugiés dans des camps en Albanie le temps de leur procédure d'asile)



- La venue controversée du Pape en Belgique et ses propos insultants sur les médecins qui pratiquent l'avortement.
- L'empêchement à voyager pour les ressortissants des pays arabes et africains (ce n'est pas dans les journaux, mais c'est un fait que l'on a observé dans nos actualités professionnelles du moment), les visas s'obtiennent avec de plus en plus de difficultés.
- L'abbé Pierre, icône de la défense des plus démunis, reconnu coupable de violences faites aux femmes.



2) Fragments de nos actualités

Nos GSM regorgent de messages, sms, Whatsapp, nous notons quelques fragments que l'on anonymise.

3) Fragments poétiques

Dans quelques revues poétiques et ouvrages, on copillent quelques extraits, phrases, expressions goûteuses que l'on recopie sur des billets.

4) Écriture – Premier jet

On écrit sur une feuille volante, c'est un premier jet

Dans le texte *La rue épaissie*¹, on choisit pour le texte à venir un élément physique de la rue : un bâtiment, un commerce, un réverbère... On continue d'écrire sans penser à Verviers particulièrement, mais on est en écho aux villes et villages qui font partie de nous, que nous avons traversés, où nous avons vécu, dont on a entendu parler aussi et que l'on aimerait visiter... que l'on imagine.

On évoque cet élément dans sa propre histoire, pétrie aussi de l'histoire commune avec un grand H que tout le monde traverse. On écrit dans la continuité du paragraphe où l'élément se situe. On tient compte de ce qui est là, c'est un nouveau début de texte.

Dans notre écriture s'inviteront un ou plusieurs fragments de sms et un ou plusieurs fragments poétiques.



¹ Journal 2, page 11

Quelques-uns de nos billets

On n'est pas allé sur la lune en l'admirant, si non, y'a des millénaires
qu'on y serait déjà

Dans la vie d'un homme, la quantité d'émotions assimilables n'est pas
infinie

Lorsque nos démocraties ne tiennent plus qu'à un fil distendu

Si tu es un homme appelé à échouer, n'échoue pas n'importe
comment

Les parcelles libres donnent une autre récolte

Le monde a perdu son Nord

L'atmosphère était tout calme, puis il arriva avec sa petite tête qu'on
ne voyait pas

Il m'a demandé mon âge



Temps 2 : Ce bon vieux Georges

Georges Perec, autre bel inspirateur de cet atelier, a écrit un texte sur son rapport à l'actualité. Il s'agit d'une introduction à son livre *L'infra-ordinaire*, publié de manière posthume en 1989. Le livre regroupe un inventaire de choses relatives à la vie quotidiennes, recettes, vœux, textes de cartes postales...

Le texte a pour titre *Approche de quoi ?* Il a été écrit en 1972.

Nous le lisons sans plus de commentaire, il résonnera dans nos textes à sa manière.

Quelques extraits du texte

« Les trains ne se mettent à exister que lorsqu'ils déraillent, et plus il a de voyageurs morts, plus les trains existent ; les avions n'accèdent à l'existence que lorsqu'ils sont détournés ; les voitures ont pour unique destin de percuter les platanes : tant de morts et tant mieux pour l'information si les chiffres ne cessent d'augmenter ! Il faut qu'il y ait derrière l'événement un scandale, une fissure, un danger, comme si la vie ne devait se révéler qu'à travers le spectaculaire : cataclysmes naturels ou bouleversements historiques, conflits sociaux, scandales politiques... »

Dans notre précipitation à mesurer l'historique, le significatif, le révélateur, ne laissons-nous pas de côté l'essentiel : le véritablement intolérable, le vraiment inadmissible : le scandale, ce n'est pas le grisou, c'est le travail dans les mines. Les « malaises sociaux » ne sont

pas «préoccupants» en période de grève, ils sont intolérables vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an.

[...]

«Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien ; ce qu'il racontent ne me concerne pas, ne m'interrogent pas et ne répond pas davantage aux questions que je pose ou que je voudrais poser.

[...]

Interroger l'habituel.

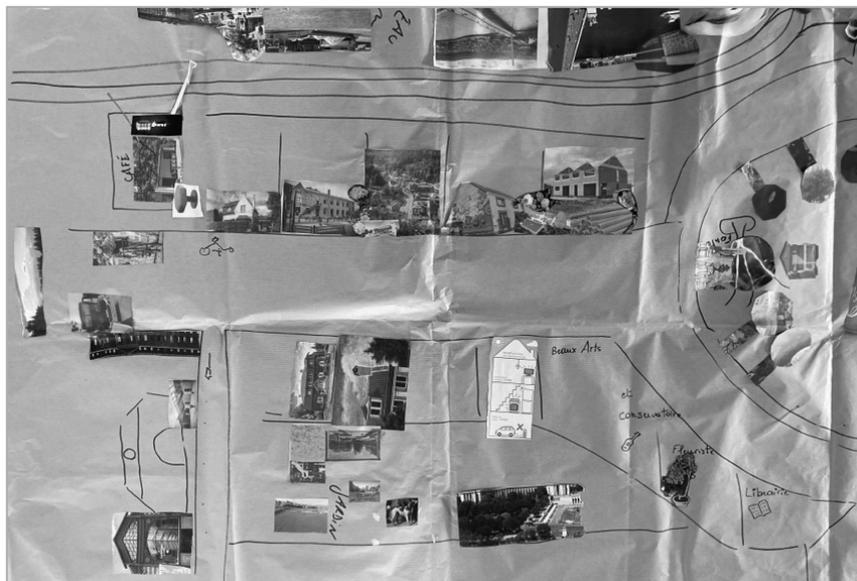
Mais justement nous, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question, ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ?

Comment parler de «ces choses communes», comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue, qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes.



Temps 3 : Construction plastique de La rue

Pris dans nos échanges sur l'actualité, nos lectures, nos collectes de fragments, le temps a passé vite. Nous sautons cette phase en décidant d'y consacrer un moment plus long au prochain atelier. Il nous faut du temps pour ciseler les images, pour tisser avec ce qui est déjà là sur la fresque de la rue.



Temps 4 : Réécriture

Et si on était trop vite satisfait de ce premier jet, à peine sorti de nos pensées, de nos chemins intimes ?

Même si nous nous sommes un peu obligés à regarder de côté, à travers un fragment poétique, un morceau de sms, il est peut-être encore possible de s'écarter un peu plus loin.

Et quelle en sera la surprise ?

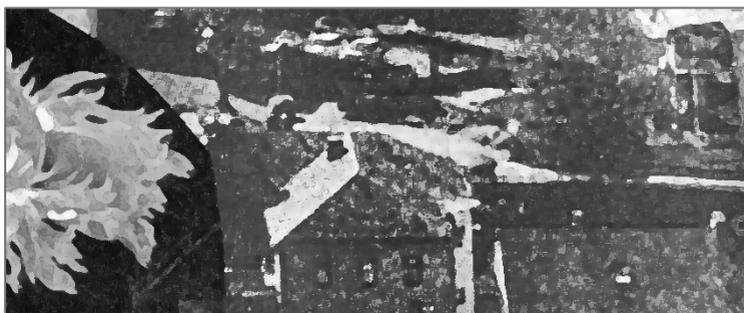
Consigne

Avec en tête, le texte de Perec, on reprend son texte.

Le texte tourne autour de l'objet physique de la rue, un bâtiment, un accessoire, que nous avons précédemment choisi, et de son histoire.

Nous reprenons ce même texte et nous le découpons en plusieurs paragraphes. Puis nous écrivons un nouveau texte à partir de ce découpage, en plaçant le dernier paragraphe au début.

Dans les interstices nous ferons référence à un ou plusieurs éléments d'actualité, ainsi qu'à la combinaison-contrainte que l'on s'est offert en début d'atelier.



La rue dans nos nouveaux départs

Au bout de la rue, il y a la gare qui a dû être majestueuse à une certaine époque, avec ses colonnes de granit et sa double porte ornée de métal d'antan.

Les murs de cette ancienne bâtisse, encore habitée, accueillent les graffitis de jeunes artistes désirant exprimer leurs idéologies à l'aide de multiples couleurs sorties de bombes en spray.

Attends-moi à la gare du pardon
Je ne serai pas en retard
Ensemble nous ferons un nouveau départ
Si seulement tu pars
Les larmes seront boissons de mon bar

Attend qu'on s'aime sans qu'on s'abandonne
Qu'on s'unisse comme voyelle et consonne
Qu'on répare
Que plus jamais on ne se sépare

Si l'amour est une graine
La tendresse arrose
Faisons-le comme avec un tuyau d'eau
Et qu'on ne se tourne jamais le dos

Chicco



En errant avec son esprit, on peut se dire que cette ville est sûrement bâtie sur un rocher gigantesque qui, par sa solidité la tient encore debout.

En voyageant maintes fois à Bruxelles on peut voir en partant de la gare une usine de carrière qui tourne à plein gaz.

Jennifer était émerveillée.

Chacun de ses passages ici était l'évasion idéale dans le moment présent qui allégeait ses tourments, son incapacité à changer le cours de sa vie.

Déprimée, elle était jeune déjà vieille et usée, avec comme demain un petit travail, une petite maison, une petite caravane, une petite voiture, de petites vacances, une vie réglée à la minute près.

Oh misère de misère, comment dire à papa que cette vie je n'en veux pas, que cette vie me tuera, que déjà elle me tue !

Ce père qui m'a emmenée voir le Pape à Louvain, ce père qui partage les idées rétrogrades du vieil homme sur la condition de la femme, comment lui dire « merde papa, la vie selon ton évangile je n'en veux pas ! »

Déjà assise par habitude dans le troisième wagon du train inter-régional qui la ramène dans sa cage dorée après une monotone journée de travail à la banque, peu après que la locomotive ait ébroué l'ensemble des longs parallépipèdes rouge bordeaux et que l'allure se fait régulière, apparaît par la fenêtre de droite sa respiration, son bonheur quotidien, la grande carrière de pierres.

Jennifer ne pense plus à ses soucis, elle est absorbée par les larges terrasses creusées par l'homme, méthodiquement, dessinant des verticalités impressionnantes et dans les stries des roches mises à nu

foison d'ocres animent ce tableau de maître.

De ci de là des veines toutes en obliques d'argent, de dextre à senestre et de gauche à droite, créent les jambes longues et écartées d'un géant de pierre esprit éternel de ce lieu éclatant.

Quelques filets horizontaux réguliers luisent d'un vert improbable et ces brillances font frissonner la jeune femme.

Michaël



Avec tout ça le charme de la ville fascine, enchante avec ses petites ruelles, ses murs grisâtres, on dirait de la poudre des canons de la seconde guerre.

Ses descentes, ses montées font remonter le temps, jusqu'aux images de La casbah d'Alger où là aussi, descentes et montées ont fait voir au colon français toutes les couleurs qu'il ne pouvait imaginer.

Et que pourrait-on dire encore sur cette ville qui hante, fait délirer dans tous les sens, et dans tous nos sens.

Ces murs grisâtres, dont on a fait une brève description se fixent dans la tête et l'imagination s'enclenche, elle s'échappe... On se demande pourquoi ? Peut-être que leur couleur préférée est le gris... Ou peut-être que cette ville est née en septembre, ou octobre, ce pourrait être ça.

Tout de même si dignes, et si fiers qu'ils soient, ces murs donnent la conviction qu'ils sont vivants, mais muets, ils ont beaucoup à confier. A chacun, à chacune, à l'aide de son esprit si simple, et si modeste de les explorer, de chercher, et peut-être lui en diront-ils plus.

Mohamed



Un peu plus loin un casse-vitesse ralenti le trafic.

Un peu plus loin encore, il y a un deuxième casse-vitesse. On remarque l'accélération des véhicules motorisés entre ces deux dos-

d'âne. Comme le feu tricolore qui passe du vert eau-claire au vert foncé. C'est vert, on écrase le champignon.

Ces deux casse-vitesses, sont comme des pavés manquant d'un trottoir. On jure dans l'habitacle quand le bas de caisse frotte sur la chaussée.

C'est à la demande insistante des riverains que les briseurs d'élan ont été installés. Ils avaient demandé à faire un piétonnier, mais les commerçants n'en voulaient pas. Il faut dire qu'il y a sur cette chaussée rectiligne, des commerces et un école (en zone 30).

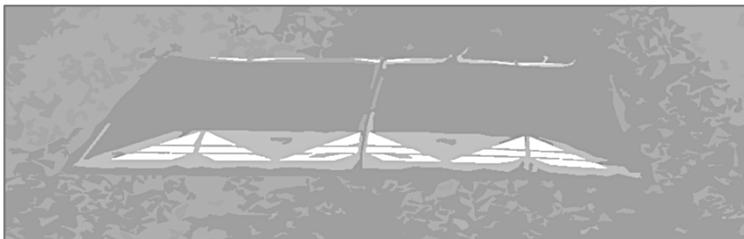
Sur le bureau du responsable de la mobilité et aménagement du territoire, il y a des dossiers pour l'aménagement de cette voie.

Au-delà de ces deux casse-vitesses, il y a un passage pour piétons. Rassurant ou pas ? D'une part, on entend les freins des automobilistes qui arrivent trop vite sur le ralentisseur, d'autre part, il y a les voitures électriques fort silencieuses qui peuvent surprendre par une présence fort proche et qu'on n'a pas vu arriver.

Arrêt de véhicules devant le passage zébré, signe de la main du conducteur ou de la conductrice pour manifester qu'on peut traverser en sécurité. Autre signe du piéton pour remercier.

Petits signes de la main pour une communication partagée.

Vincent



Un petit groupe de passants patients avance, s'arrête, rigole.

Ils arrivent près du chêne centenaire, et près de l'arrêt de bus TEC. Sous l'abri bus, il y a un banc.

Ce chêne a connu bien des événements, et de jolis rendez-vous amoureux. Mais aussi... la mort d'un homme.

C'était au cours de la guerre 40, en 43 exactement.

Une mère raconte... c'était son frère qui l'avait trouvé, c'était leur voisin.

Ah... Ces guerres atroces qui n'en finissent jamais.

Pourtant, les gens ont des ressources et se relèvent.

On a vu devant ce même arbre, un homme assis en indien : médite-t-il ? Vient-il se charger en énergie ou pleurer cette mort injuste ?

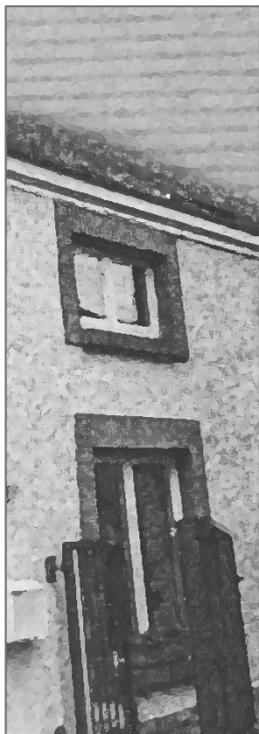
Chacun son histoire, belle ou moins belle.

Anne-Marie



L'agence d'assurance et la banque mitoyenne de l'agence ont été frappées d'alignement. C'est une faute grave. En effet les deux bâtiments débordent sur le trottoir et une démolition est prévue pour les prochains mois.

Mais que de travaux en prévision dans cette rue ! Comme s'il n'y en avait pas assez encore avec la tranchée au carrefour des Lilas... On ne reconnaît plus rien. Le commerce va encore souffrir. Tout le monde s'inquiète.



Les représentants et groupes politiques se sont bien emparés de la question : c'est bientôt les élections communales : on approuve les travaux et on promet une nouvelle rue rutilante, ou on est contre, les travaux ça coute, et ça fait fuir les gens... Il n'y a que l'agence d'assurance et la banque qui échappent à ses prévisions de changement. Au pire, elles auront de nouveaux voisins, voilà tout. Et en attendant il faudra tenir le coup. Les travaux c'est un peu comme les guerres, on sait quand ils commencent et jamais trop quand ils finissent. Après on ne se sent plus tout à fait chez soi, il faut un temps de réadaptation. Enfin, quand on parle de guerre, ici et maintenant, c'est presque indécent. Nous sommes en paix depuis si longtemps. Que sait-on de l'odeur de la destruction ?

Avec les travaux, on ne sait pas comment le trafic sera détourné. L'agence d'assurance et la banque vont devoir se serrer les coudes. Ce n'est pas habituel.

L'agence d'assurance a un pas d'avance sur la banque. Un mini pas. Elle est là pour prévoir, au cas où... Elle abrite des employées qui s'emploient tous les jours à prévoir les faux pas éventuels de leurs clients, à chiffrer ces problèmes de la vie pour qu'ils n'en soient plus, pour qu'ils s'effacent. Donc il est tout à fait normal que l'agence d'assurance ait un pas d'avance sur la banque, un léger décalage de trottoir.

Parfois les banques font elles-mêmes agence d'assurance, c'est bien pratique, au moins tout se trouve au même endroit.

Depuis 1970 dans la rue, ces deux bâtiments de facture architecturale commune agissent en sœurs, conseillant à leurs clients l'agence voisine, c'est si pratique. C'est une forme de partage en quelques sortes, chacune mène son commerce de manière complémentaire.

Depuis toujours l'être humain cherche à protéger son environnement, éloigner le danger, prévoir ses arrières, se ménager un espace de sérénité. Avec l'agence d'assurance, il peut se créer une garantie... peut-être.

Dans la rue on ne peut éviter le bloc de ces deux bâtiments. Les deux agences sont un point de repère pour le passant. Elles portent virtuellement le même message : Si tu es un Homme appeler à échouer, n'échoue donc pas n'importe comment.

Échouer n'entre pas dans le vocabulaire des prospectus de l'agence d'assurance, ni de celui de la banque d'ailleurs.

On y oppose plutôt le mot « réussir », mais sans jouter « n'importe comment ».

A l'agence d'assurance comme à la banque, les employées maintiennent l'endroit accueillant, sourient même s'ils n'en ont pas

envie, et encore plus s'ils reçoivent des messages comme « serait en retard, si je viens... ». Le client est roi à l'agence.

Ils sourient encore plus ces temps-ci, juste un peu plus loin on est venu poser la pancarte du permis de construire.

Pascale

Quand on arrive à La Poste, on est presque à la place avec l'église au fond. Mais avant, il y a le petit parc. Tout le monde l'appelle le Parc au Chêne.

« C'est folie de vouloir que le regard de l'autre, le regard croisé, rencontré, maintienne le fil de la vie si fort et inaliénable, quand il est éprouvé du fond de l'âme. »

Tout en égrenant son chapelet, Odette marmonne cette jolie phrase glanée par hasard sur une pile de vieux journaux qui traînait sur le trottoir.



Depuis quelques temps elle a délaissé ses prières habituelles.

La ville à cette heure est moribonde. L'église près de la place est grande, vide et glaciale. C'est l'endroit le plus désert du quartier peut-être. Chaque jour à l'aube, au milieu de quelques bigotes renfrognées, Odette pénètre dans l'immensité noire et triste. Elle s'en va confier ses péchés et ses rêves à son Grand Seigneur par l'intermédiaire d'un prêtre à moitié inspiré, à moitié endormi.

Son doux Jésus s'intéresse-t-il à leurs petites vies discrètes, invisibles, à pas feutrés ? Mornitude, platitude, solitude.

A présent la vieille dame sait qu'elle s'est trompée de moment. C'est tellement plus vivant le soir sur le parvis. A la nuit tombée, des adolescents rigolards se retrouvent et s'affalent sur les marches. Braséro, rires, blagues, jurons, confidences, musique portative, break dance, petits joints et petits flirts.

Depuis quelques soirs, Odette la bigote regarde par la fenêtre de sa petite maison en face de l'église. Elle l'attend, l'adolescent bouclé qui a posé ses yeux sur elle quelques jours plus tôt.

Son sourire était amusé et tendre. « Quand j'ai croisé le regard du pape la semaine dernière à Bruxelles, ça ne m'a vraiment pas fait le même effet », pense-t-elle.

Ce soir l'adolescent ne vient pas, ni les jours suivants.

Alors Odette laisse tomber son chapelet, oublie sa jolie phrase lue et relue et tire le rideau de sa fenêtre. Elle reste assise et devient dure et raide comme les fameuses statues d'Egypte à Abou Simbel.

Un mois plus tard, un adolescent bouclé vient sonner à sa porte.

Elisabeth

Et encore avant d'arriver au parc, la rue est bordée de maisons d'habitations qui suivent les lignes du plan existant, une allure de maquettes agrandies et aujourd'hui déjà quelque peu patinées et vieilles : on a l'impression de circuler dans les dessins d'architectes et urbanistes consciencieux et désireux de s'effacer derrière une idée de ville qui était à la fois un héritage et

un condensé, une sorte de digest se souvenant du passé mais faiblement tourné vers l'avenir.

Et encore plus loin, c'est presque l'infini aux limites du cadre, c'est l'imperceptible ouvert aux idées du futur, promesses de plein d'amour et d'émotions.

« La magie est dans les mains ouvertes » peut-on lire sur une grande banderole tendue à l'entrée du nouveau quartier où les ouvriers, après un briefing de leur coach et quelques exercices d'étirement, sont partis travailler en sifflotant.

Il s'agit d'un projet de construction sur le site de l'ancien quartier qui a dû être rasé après les inondations dévastatrices.

Les plans prévoient "un éco-quartier" incluant maisons familiales basse énergie, habitats kangourou mêlant différentes générations, espaces verts partagés, terrains de jeux et de rencontres.



Plus haut dans la rue, les maisons d'ouvriers, inondées elles aussi régulièrement, ont été expertisées et si certaines ont été abattues, plusieurs sont déjà rénovées en leur maintenant un certain cachet d'antan et sont devenues des ateliers d'artisans quand auparavant elles accueillait de petits ateliers de cloutiers ou de chapeliers.

Tout en haut de la rue, les façades des maisons cossues constituées de pierre bleue et de briques rouges de style renaissance mosane, avec leurs colonnes moulurées brisées par les gelées, et dont les bas-reliefs ont été complètement rongés par l'humidité, reluisent au soleil, semblent quelque peu endormies.

Elles contrastent franchement avec le reste de la rue et son effervescence pétillante.

Jeanine



Inventer la rue

Le projet d'écriture de cette fin d'année 2024 propose une exploration de l'écriture dans la peau de personnages :

- Inventer un monde à partir d'un lieu, dans les pas de Georges Perec et d'autres
- Questionner la relation à travers l'existence des personnages, dans les pas de Sylvie Germain et d'autres
- S'essayer à l'écriture de fiction, regarder avec distance nos réalités, dans les pas d'Italo Calvino et d'autres



« Mon propos [...] a plutôt été de décrire le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages. »

Georges Perec – Tentatives d'épuisement d'un lieu parisien

**Atelier Mots'Art
Conservatoire de Verviers**

Les vendredis matin de 9h à 12h

